

La situation—Les nouvelles

On a tellement surexcité les esprits à propos de cette malheureuse fièvre jaune, qu'il ne nous suffit plus de savoir ce qui se passe chez nous, quels sont nos malades et combien nous en avons; nous voulons savoir ce que se passe dans les autres villes, combien elles ont de patients et ce qu'en pensent les médecins de Washington. Auparavant, c'étaient les autres qui se préoccupaient de nous; maintenant, c'est nous qui nous préoccupons des autres.

A ce propos, nous apprenons que le Dr Guiteras est reparti pour le Nord. Il était, comme on le sait, à Galveston, après avoir visité Houston. Il vient de prendre le train pour se rendre à St-Louis, par ordre. Le fait a lieu d'étonner, peut-être; mais il est rassurant; il semblerait prouver que, de ce côté-là, les choses vont mieux que nous ne le pensons. Tous les malades y guérissent vite. Du reste, si l'accord le plus parfait ne règne pas parmi nous, le Texas n'est guère mieux partagé, sous ce rapport. Nous voyons, en effet, que la population de Houston est indignée de ce que l'on ait mis Galveston en quarantaine. Le conseil de ville était en émoi, hier, et allait se réunir pour s'occuper de l'affaire.

Bureau de Santé.

Cas nouveaux et décès rapportés par le Bureau de Santé jusqu'à ce jour:

Table with columns: Date, Cas nouveaux, Décès. Rows show data from Sept 16 to Oct 13, with totals of 685 cases and 77 deaths.

Extrait de 'L'Abelle' du 11 septembre 1858. Aux Editeurs. Messieurs, Puisque tout le monde parle et écrit fièvre jaune, j'ai bien le droit de dire mon petit mot, aussi bien

que je n'ai jamais fait autre chose de ma vie que de traire des vaches. On apprend beaucoup avec ces bêtes-là, puisque ce sont elles qui ont enseigné aux hommes de se garantir de la pioche. On nous dit aujourd'hui que le meilleur moyen de préserver les hommes de la fièvre jaune, les nègres particulièrement, c'est de les encombrer pêle-mêle, de les fermer de bonne heure et de les défermer tard. Je ne crois pas cela, moi. Sauf respect, les hommes sont comme les vaches; ils ont des poumons et ont besoin d'air nouveau. J'en donne beaucoup à mes vaches non-acclimatées et elles s'en trouvent fort bien. Elles ne le disent pas, mais on voit qu'elles sont contentes, car on finit par comprendre les bêtes quand on a vécu longtemps avec elles. On aura beau faire, la fièvre jaune entrera toujours par les fissures si elle doit entrer: si elle n'entre pas, on gâte l'air qui est dans la chambre en tenant les ouvertures fermées, et il arrive, au bout d'un certain temps, qu'on remange l'air qu'on a déjà mangé, ce qui n'est pas sain. Les bêtes savent bien comment se conduire, il n'y a que l'homme qui ne le sait pas, parce qu'il veut toujours avoir plus d'air que le bon Dieu ne lui en a donné.

On n'aurait pas dû se contenter d'un fait: ça ne suffit pas; à preuve, l'histoire d'un individu qui prenait note de tout sur un petit cahier. Un jour il donna du potage à un chien qu'il aimait beaucoup, et un quart d'heure après le chien mourut. Il alla de suite écrire sur son petit cahier «le potage tue les chiens» quand il aurait dû mettre tout au plus «le potage a tué mon chien». Le lendemain il en parla à son ami qui lui dit: «erreur, mon chien mange du potage et il est mort de la rage». Alors le domestique du maître du premier chien s'avance et dit à son bourgeois: «Ce n'est pas le potage qui a tué votre chien mais un os qui s'y trouvait et qui a étranglé le pauvre bête: Je l'ai été après qu'il a été mort». Le maître effaça alors ce qu'il avait écrit sur son petit cahier, et écrivit à côté «le potage ne tue pas les chiens» quand, à la rigueur, il aurait dû se contenter d'écrire «ce n'est pas le potage qui a tué mon chien». Je crois, Messieurs, qu'il y a peu de faits qui n'aient pas leur os: le principal, c'est d'avoir un serviteur qui le voit pour vous quand il vous échappe.

Les souvenirs de Mme Pauline Viardot.

Voici comment elle avait connu Gounod. Importunée par les jeunes compositeurs qui venaient lui offrir des rôles «magnifiques», elle avait interdit sa porte. Des amis firent entrer Gounod par surprise, car elle avait décliné toutes les démarches qu'on avait faites pour le lui amener. Quand il fut présent, elle ne put que l'accueillir poliment, mais elle était en défiance, en tout cas, fort indifférente. Cependant Gounod chanta le «Vallon», le «Soir» et on ne sait quelle autre de ses adorables mélodies de jeunesse. Elle sentit bien vite qu'elle était en face de quelqu'un et fut conquise. Elle mit alors autant d'empressement à l'aider qu'elle en avait mis à le repousser. C'est elle qui le recommanda à Emile Augier et qui, au moment de signer le renouvellement de son engagement à l'Opéra, posa comme condition première qu'elle chanterait un ouvrage de ce musicien, à ce moment encore inconnu. L'ouvrage fut «Sapho», qu'en effet Mme Viardot a créé.

La Honte d'un pays.

C'est pas la première fois que nous nous élevons contre cette honte de notre pays: le pugilat, qu'autorisent nos lois. Encore une fois, deux fois même, car dans les dernières 48 heures, n'a-t-on pas vu mourir deux jeunes gens, l'un à la Nouvelle-Orléans, l'autre à Lansing, dans des luttes honteuses auxquelles un public nombreux assistait, passant par toute la gamme des émotions? Il est grand temps que ces orgies du sang, que ces écurraux, ces fêtes cessent. Qui, ces saturnales sont indignes d'une civilisation avancée, d'un peuple qui a le sentiment de sa fierté; saturnales où à chaque craquement de poitrine, chaque dislocation d'un membre se font entendre les frénétiques applaudissements de la foule enivrée par l'odeur du sang.

Ces luttes à poings fermés sont le chemin de la démoralisation, des dangereuses fréquentations, de tous les débordements, elles ravalent l'homme, lui endurent le cœur, l'engagent insensiblement sur cette pente glissante des vulgarités, des brutalités, des cruautés et finissent par le faire rouler dans l'abîme de l'avarissement et du crime. L'avant-dernière nuit, n'a-t-on pas assisté à l'immonde spectacle d'un des combattants, géant aux pieds de son adversaire, le visage en bouillie et torturé peut-être, par les affres de la mort, car la vie s'éteignait lentement en lui, tandis qu'au triomphateur venait la vision du Capitole où ses partisans, jubilant, allaient le porter. Oh! meurs infâmes, quand fera une législation saine et fera justice! Quand donc verrons-nous le public, ce grand enfant troquer ce hochet, ce joujou-là contre un autre plus digne de notre société et de nos temps!

Un Monument.

La ville de Marseille va élever un monument au colonel Bonnier et à ses compagnons d'armes. Ce monument, qui sera terminé vers la fin du mois d'octobre, se compose d'une pyramide en granit surmontée d'un beau motif décoratif et reposant sur un piédestal, auquel on peut accéder par trois marches. Debout sur la plus haute marche, une Minerve, coiffée du casque classique, grave ces mots dans la pierre de la pyramide: A LA MÉMOIRE DES CONQUÉRANTS DE TOMBOUCTOU. Le piédestal est entouré d'une grosse garlande en bas-relief et, sur les marches, du côté opposé à la Minerve, une croix est posée horizontalement, qui fait corps avec la pierre. Quant à la question, qui a été soulevée ces temps derniers dans la presse, de savoir si l'honneur de la prise de Tombouctou ne revenait pas au lieutenant Bois-tout, le comité du monument a décidé de ne pas s'en occuper. Le vice-président de ce comité, M. Caillol de Poney, a bien voulu écrire à ce sujet les lignes suivantes: «Les anciens élèves du lycée de Marseille ont voulu honorer leurs camarades morts pour la patrie; ils se sont joints au Souvenir français pour ne pas séparer des compagnons d'armes. Certains organes de la presse parisienne ont cru devoir ouvrir cette polémique, alors qu'ils

Les Gouverneurs DE L'ALGERIE.

On ignore quelles instructions ont données à M. Lozé, le nouveau gouverneur de l'Algérie; mais elle sont sans doute fort différentes de celles que reçut le premier gouverneur de l'Algérie, le général comte de Bourmont. «Envoyez-nous six cents chameaux pour que nous essayions de les acclimater dans les Landes», lui écrivait-on; on lui recommandait aussi de ne pas perdre de temps pour réunir des collections de plantes et d'insectes destinées au cabinet d'histoire naturelle. Le général Lozé n'ayant pas eu l'occasion de ces deux missions importantes, fut remplacé quelques jours après par le général Clauzel. Celui-ci avait mené à bien la première étape de la conquête, dut, pour rentrer en France, laisser à ses frais un petit brick autrichien, le contre-amiral Duperré lui ayant refusé le vaisseau qu'il demandait. Sa courte administration fut marquée par le recrutement de soldats indigènes de la tribu des Zouaoua, embryon des futures régiments de zouaves. Le général Clauzel fut un administrateur habile; ce fut lui qui commença l'organisation de toutes choses: impôts, douanes, justice, défense de la partie conquise. Il avait même eu l'habileté de négocier la soumission du bey d'Oran et de placer un prince tunisien au beylik de Constantine, innovant ainsi le système depuis fort apprécié des protecteurs. Le ministre tint rigueur de ce succès au gouverneur, il rompit les négociations entamées et remplaça le général Clauzel par le général Berthezène. Ce dernier ne fut pas heureux, il subit deux échecs à Medeah et à Bone, fut aussitôt rappelé par M. Casimir-Perrier, qui installa un intendant civil, le baron Pichon, et nomma comme commandant en chef des troupes le duc de Rovigo. A cette époque, en 1832, Abd-el-Kader, âgé de vingt-quatre ans, commença la série de ses luttes épiques contre la domination française. Le général Avezard, au cours d'un intérim, créa le bureau arabe, dont le premier titulaire fut le colonel Lamoricière. Vint ensuite le général baron Voirol, qui céda la place, le 22 juillet 1834, à M. Drouet d'Erion, qui, le premier, eut le titre de gouverneur général de l'Algérie qu'on porta depuis dix-neuf autres titulaires, M. Lozé étant le vingtième.

La statue de Canrobert.

L'inauguration de la statue du général Canrobert, à Saint-Céré (Lot) a eu lieu le 3 de ce mois. Le Président de la République s'est fait représenter à cette cérémonie par le général de Semailson, commandant le 17e corps d'armée. L'armée russe était représentée par le général Broutcheff et le baron de Fredericksz. L'armée turque, par le général Berthier-pacha, aide de camp du Sultan. L'armée italienne, par le colonel Panizzardi, aide de camp du Roi. L'armée anglaise, par le lieutenant-colonel Dawson. Les habitants de Saint-Céré ont reçu dignement ces hauts personnages. La cérémonie fut des plus brillantes. Le cadre d'ailleurs s'y prêtait merveilleusement. Le monument Canrobert, d'un bel effet, se dresse, au centre de la ville, en face du vieux château-fort de Saint-Laurent, propriété de M. de Lafon de Jean-Verdier, procureur de la République à Saucerie, qui le fait restaurer. Il faut croire que le voisinage de ce château, monument historique qui ayant appartenu à Louis XV, a exercé une heureuse influence sur la prime jeunesse du maréchal. C'est dans ses fossés à l'ombre de ses tours gigantesques, qu'il prenait plaisir à jouer au petit soldat avec ses camarades d'enfance comme s'il avait eu le présentiment de ses destinées futures. L'enfermait bel et bien ses prisonniers de guerre dans une casemate de cette ancienne forteresse féodale. On raconte que certain jour, se rendant à l'église pour une cérémonie de baptême en qualité de parrain, il s'échappa du cortège sous un prétexte fallacieux. L'heure de la cérémonie avait sonné. Le prêtre était là, mais le parrain point. On le chercha. Il faisait le coup de poing avec un enfant de son âge qui avait, contre son gré, délivré ses prisonniers. Ce château fort, autour duquel se sont déroulés jadis de grands événements, l'aurait réellement. Il était le théâtre de ses exploits enfantins. Il y faisait son école buissonnière, nous allons dire son école de guerre.

A la brasserie.

C'est curieux, garçon, vos bocks deviennent de plus en plus petits. —La maison est si ancienne, monsieur! Le matériel finit par s'user.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

NOT DE LA FIN.

Cette folle éducation nous rappelle les fameuses charades dans lesquelles le Victor Hugo des âges pénibles se complaisait: —Mon premier, disait le grand poète, est la réponse d'un client à un menuisier qui lui a compté sur sa facture les copeaux qu'il n'a point livrés. Mon second est la fin de l'homme, et mon tout un plat fort connu. Et comme son interlocuteur restait abasourdi, Victor Hugo ajoutait triomphant: —C'est: bifteck aux pommes. La réponse du client à l'auteur de la facture était en effet: «Bifteck tes copeaux!» s'il faut en croire l'immortel auteur de La Légende des siècles.

oux d'orfèvrerie indienne, bracelet, chaîne et collier de filigrane. Son attention fut attirée par un meuble florentin ébène, et en voyant, finement incrusté, et enroulé en étaient fermés à clef. —C'est ici, se dit-il, qu'elle a dû cacher ses papiers. Ouvrons ce bahut. Des yeux il chercha quelque chose pour forcer la serrure, et regarda mont vers les armes suspendues à la muraille. —Voilà mon affaire! s'écria-t-il. Et montait aussitôt sur une chaise, il arracha de la panoplie un long poignard à lame barbe-croisée. C'était la lame effilée bien que, au manche d'ébène incrusté de nacre; au demeurant, curieux objet exotique. Un instant, Gaston le regarda attentivement: l'aocier en était d'un étonnant, bien qu'il n'eût sans lacune. Oh! s-telle trouvée un pareil objet se demanda-t-il, et quel indien, ou quel traitant de quelque lieu en a fait cadeau? Elle était mortelle blessure on ne pouvait à te faire avec ce jou-

Tantôt il trouait et perforait l'ivoire avec la lame, tantôt il enfonçait et martelait avec le manche. A la fin, il réussit à briser la paroi du tiroir qui vola en éclats, sans que toutefois la serrure en fut ébranlée. A pleines mains, il fouilla dans l'intérieur; hélas! quelques factures acquittées, des notes de contrepartie, des quittances de loyer, tels étaient les seuls documents qui s'y trouvaient. Gaston partit d'un bryant écolat de rire: —Fou que je suis, se dit-il, serait-elle assez naïve pour laisser derrière elle des papiers compromettants? D'ailleurs, qu'aurais-je à apprendre? Ne suis-je pas trop bien renseigné? Il se releva essouffé, le front inondé de sueur, harassé de fatigue. Quelques minutes encore, il parcourut la pièce, s'arrêtant devant les bibliothèques ou devant le secrétaire, ouvrant des livres, cherchant toujours. Lasse enfin de ses infructueuses investigations il alla se jeter sur le divan turc. Alors, saisi d'un paroxysme de fureur folle, il mordit les coussins sur lesquels si souvent s'était posée la tête de la bien aimée et qui gardaient l'odeur de sa chevelure. En même temps, et comme si elle eût été présente il criait des

injures. —Ah! misérable et vile créature, clamait-il, où donc es-tu pour que je te jette à la figure toute la haine et tout le mépris que tu m'inspires! Oui, je te hais, femme abjecte, je t'exècre, je t'abhorre!... Tu te ris sans doute maintenant de moi... toi qui a su te dérober à ma vengeance!... Mais si bien cachée que tu sois, je saurai te découvrir!... Oui, oui... j'irai en Amérique, jusqu'au bout du monde... Je finirai bien par te trouver... Et alors, malheur, malheur à toi! Je t'étranglerai de mes propres mains, je te... Il s'interrompit et, cachant la tête dans les coussins, éclata en sanglots. —Oh! Gladys, Gladys! que t'avais-je donc fait pour avoir brisé ma vie!... —Tu m'aimais pourtant... tu me le disais, et ma bouche gardait encore la meurtrissure de tes baisers! Oh! malheureux!... Que vais-je devenir!... Gladys, Gladys! Brusquement il sursauta. M. Tourneur, le concierge, était devant lui. Le digne personnage le considérait avec une curiosité à la fois rassée et malveillante. —Monsieur le marquis, dit-il, hem... faites excuse... mais il se fait tard... je dois fermer la maison.

Furieux et confus Gaston se leva vivement; il saisit son chapeau et sortit. Arrêté sur le seuil de la porte, le concierge le regarda traverser le jardin, franchir la grille, et s'élançer en courant dans l'avenue. Il rentra dans le hall et promena un coup d'œil sur la place déserte. Il aperçut le meuble fracturé, le coffret resté ouvert, tout le désordre que le visiteur avait fait. —Ah! ah! se dit M. Tourneur en se baissant pour ramasser le poignard gisant sur le tapis et le jetant sur une table, qu'est cela? Il a forcé le tiroir... pour voler! non, accès de jalousie! Tout cela finira mal, très mal, monsieur le marquis; c'est moi qui le dis! Et inclinant gravement la tête, il revint sur ses pas, sortit en fermant la porte à double clef et se retira... Cependant, après une course folle, Gaston était rentré chez lui. Il était en proie à un délire de fièvre et on l'eût pris pour un fou évadé de sa prison. Par instants il criait les poings et se mettait à rire d'un rire éclatant et convulsif. Par instants encore il éclatait en sanglots, mais en sanglots sans larmes. —Ah! il faut en finir! s'écria-

il, je souffre trop... je deviens fou! Et vivement il se dirigea vers la salle d'écriture où se trouvaient épées, fusils et pistolets, il arracha du mur un revolver, l'examina et le chargea. —Celui-ci est d'un bon calibre, se dit-il, jamais il ne rate. Alons! Maintenant, subitement calme, il alla se camper devant la glace de la cheminée. Il regardait l'endroit où il fallait viser et un sourire terrible passait sur ses lèvres. Déjà il levait le revolver vers la tempe... tout à coup une main lui arracha violemment l'arme. Et dans la glace il aperçut alors, réstés auprès de son père visage, le visage non moins pâle de Lucile. —Gaston! fit-elle en fixant sur lui des yeux agrandis d'horreur. —Vous ici... Lucile... depuis quand? balbutia-t-il. —Je vous attendais depuis une heure dans votre cabinet de travail, vous ne m'avez pas aperçue? —Oh! malheureux, poursuivait-elle d'une voix entrecoupée, qu'allais-tu faire!... Elle le troyait comme aux jours de leur enfance, et elle tremblait et violemment qu'elle se s'appuyait contre le mur pour ne pas tomber. Mais lui affectait une indifférence que démentait l'état de

ses yeux. —Ce que j'allais faire tout simplement, sortir de cette vie, de venant un enfer et qui ne saurait me réserver que des jours de misère et de honte! Désormais je suis un homme perdu, déshonoré, ma mère elle-même me repousse avec dégoût. Ah! ma pauvre Lucile, inutile de vouloir m'empêcher de trouver le repos! Rien de ce que tu me dirais ne saurait ébranler ma résolution. La jeune fille, d'habitude si pleine de retenue, s'était approchée de son frère d'adoption et lui saisissant la main avec force, les yeux étincelants, les lèvres frémissantes: —Malheureux, s'écria-t-elle tu veux donc tuer ta mère! Que t'attends-tu qu'elle soit morte!... C'est elle qui m'a envoyée ici, qui m'a chargée en pleurant de te consoler, de te porter l'assurance de son inaltérable tendresse! Et ta oser douter de son amour!... As-tu donc juré de la faire mourir de douleur, de lui causer des larmes incessantes?... Est-ce parce que tu as commis des fautes que tu mérites un crime?... Est-ce parce que tu as trahé que tu veux l'empoisonner dans l'âme?... Ne te précipite pas dans le crime!... Ne te précipite pas dans le crime!...

l'aimons, pour que tu veuilles nous désespérer? Et pendant qu'elle parlait avec ce mélange de passion et de véhémence, le visage sévère mais la voix tremblante, Gaston sentait se fondre le poids glacé qui pesait sur son cœur. —Lucile, ma sœur chérie, s'écria-t-il, tu es donc restée fidèle envers moi? Tu ne méprises pas celui qui a tout perdu, jusqu'à l'honneur? Elle haussa les épaules avec impatience, puis d'une voix basse et profonde: —De grands mots, et qui ne signifient rien! Tu peux réparer des torts... Il ne tient qu'à toi de reconquérir ce que tu as perdu, de te refaire une nouvelle vie, un nouvel honneur!... De reprendre la place que tu occupais jadis, de relever enfin la tête avec fierté! Songe à tout ce que tu possèdes, tes talents, tes rares facultés, les nombreuses ressources de ton intelligence! A continuer.